Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 25

Artikel: Pitié ! facteur !
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-206062

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les broyeurs de noir s'en vont partout hochant la tête et disant : « Ah ! ça se présente mal. Les temps sont durs, les fêtes trop nombreuses et les bourses plates. La population ne donnera pas ; les drapeaux demeureront dans les galetas, la mousse dans les forêts et les fleurs chez le marchand ».

N'en croyez rien ! On a toujours dit cela, ici. Et l'heure de Lausanne donc ! elle ne sonne qu'à la dernière, mais quelle sonnerie, mon bon !

Que le Conseil d'Etat fasse hisser au clocher de la Cathédrale la bannière rouge à croix blanche, et au faîte du Château le drapeau vert et blanc ; que la Municipalité arbore aux flèches de nos temples, à l'hôtel de ville, la bannière rouge et blanche de la commune et, en un clin d'œil, comme par enchantement, les drapeaux de toutes couleurs surgiront de toutes les fenêtres, les sapins embaumés se rangeront tout le long des trottoirs, les guirlandes de mousse et de lierre, piquées de fleurs multicolores, se balanceront, légères et gracieuses, sur la tête des passants, les arcs de triomphe se dresseront sur nos carrefours, les tramways, les auto-taxis, les vénérables fiacres, même, décorés d'oriflammes, rivaliseront de coquetterie. Lausanne, souriante toujours, dans son cadre incomparable, Lausanne pimpante et parée comme aux plus beaux jours, Lausanne ivre de jeunesse, de joie et de patriotisme, s'écriera : « Que la fête commence ! Gymnastes, chers confédérés, soyez les bienvenus ! »

Pensée. — Ce n'est pas d'aimer des choses différentes qui différencie les hommes.

Au contraire, c'est d'aimer les mêmes choses... différemment.

L'ORAGE

(Pièce de vers en patois picard.)

A TITRE de curiosité et à l'intention des personnes qui prennent encore intérêt aux patois, voici, en vers patois de Picardie, la description très pittoresque d'un orage. Ce morceau, bien connu dans son pays d'origine, sera, croyons-nous, compris sans trop de difficulté par ceux de nos lecteurs qui connaissent le patois vaudois.

Ch'étouait dins chés keuds jours eq' laissiant tcher leurs fanes,
Chés blés i meurissouait' emmi chés camps tout ganes.
Pourpeinsant su min tschés, ej' poussois min roueyon ;
Mais vlo qu'ein gros hernu kerrié pa l'veint d'amont
Buke ein keu qui randonn' jusqu'au fond d'chés vallées,
Et foet gambillonner chés bet's epaveudées.
Ches ab's i s'en n'emutt'nt, tout ch'bos i n'ein fremit,
Long temps dins chés montaign's ol' l'ouit qui brouit.
Tout s'coétit, pis pus rien. Tout o bouché s'n' haleine :
Chimentiere et luzets n' sont poent pus muets qu' el' plaine.
O diroet qu' tout attind, transi, guerlotant d' peur,
El déblacle effreyab' qui vo foer' no malheur.
C'pendant chés laboureux ont beyé par derrière :
Ech' nuag' monte, i s' rétend, i s' gonfe. El veint d'arrière
Ess'flanke eddins, l' l'aok', dins des noërs tourbillons
El bahute ed' bistrac comme inn' pigné d'flacons.
El jour s'étoët foët veup'. Bondé d' grêle, ed teimpêtes,
Ech'hernu s'applontchoët, s'apponoët sus nos têtes.
O détèle au pus rade au mitan d' sein souyeion.
O démar' sins guigner, pour rattrapper s' moëson ; [chin'tent
Chés k'vaus comm' des mahouais l'long d'ech k'min s'émous-
I teut' té ché cailleux. Comme ed'z épav's i bzin'tent.
Tout d'in keu, in éclair comme inn' feuchile ed fu
Cop' ches nués d' bistinchint et vient frôler mes yus.
Ech tonnerr' buke et clake et s' trondel dins chés nuages;
El pleuve à gros battants tchet, clitchett' min visage.
In veudoise noërd ed poure, ed' graviers ramassés
Muche ech qui reste ed' jour, s'accoutre edsus chés blés,
S'y grinche et les tortingn', pis, comme aveu des t'nailles
Les dérache et dins l'air foët viroler chés pailles.
Ah ! sus ch' qui n'ein restoët, des grèl's comme des molons
S'dégrink'tent ein clicotant et s' dékerk'tent a foëson !
J'ai vu, Pierre, oui; j'ai vu tous les pein's d'em' n'année
Ploutré's comme inn' grand' route ou bien écoulinées,
Chés ieux mordoëtt'nt chés riots, et d'ein bos d'tous chés [camps,
Dins ch' fossé qui r'gordgeoët, seutoët ein gargouillant.
C'pendant j' rent' pa ch' corti, r'noyé jusqu'à m' casaque.
Vlo qu'in eut' coup d'hernu tout auprès d'm'i s'déclake :
J'beyais tout ébeubi ; in plet d'fu d'in bleu roux
Tchet, clike et craque, ecliff' min gueudger d'bout in bout.

Distraction. — Un monsieur très distrait fait une promenade à cheval et traverse au galop la place de Montbenon. Arrivé à Tivoli, il réfléchit tout à coup qu'il a oublié de déposer, en passant, une lettre pressante au magasin d'articles de voyage du Grand-Chêne.

Il met pied à terre, appelle un ouvrier de ville qui travaillait près de là et lui dit :

— Ayez l'obligeance de garder mon cheval pendant que je vais jusqu'au Grand-Chêne.

Et de courir porter sa lettre.

Lo mondo à l'einvâi. — C'était peu de temps avant l'introduction des nouvelles mesures.

Un paysan, voyant l'annonce d'une mise de paille, dit à sa femme :

— Dis-vâi, Suzette, crayio bin que foudra allâ à sta misa po atzeta dè la paille dèvant que la vindou âo *litre*, que ne lâi cougnâisso rin !

MANIES

IL paraît que tous, sans exception, avons notre manie, petite ou grande. Les unes, bien innocentes, occupent les loisirs de la vie et ne font de mal à personne ; les autres, encombrantes, impérieuses, sont un perpétuel martyre pour celui qui en est affligé et souvent aussi pour son entourage.

Une des manies les plus connues, c'est celle des collections. Qui donc n'en est atteint peu ou prou ? Tout est sujet à collection. On nous parlait l'autre jour d'un collectionneur de... devinez ?... de bouteilles. Oui, de bouteilles, et vides encore. Enfin, si ça peut lui faire plaisir. Quand vous aurez des bouteilles vides, bouteilles à vin ou bouteilles de pharmacie, qu'elles qu'en soient la forme, la contenance et la couleur, pensez à lui.

Les collectionneurs sont exposés parfois à de cruelles méprises, particulièrement les collectionneurs d'antiquités ou d'objets ayant appartenu à des hommes célèbres.

Un temps — la ferveur s'est un peu calmée, paraît-il — le souvenir de Voltaire attirait une foule de pélerins à Ferney. Un amateur de statistique — encore une manie — calcula que le concierge de la maison de l'illustre écrivain vendait par an 8000 bustes de Voltaire fabriqués avec la terre de Ferney, à 1 franc pièce : 8000 francs ; 1200 lettres autographes, à 20 francs : 24,000 francs ; 500 cannes « authentiques » de Voltaire, à 50 francs pièce : 25,000 francs ; 300 perruques non moins authentiques, à 100 francs pièce : 30,000 francs ; — soit au total 87,000 francs de bénéfices annuels.

C'est le cas de mentionner au passage la curieuse exhibition faite jadis dans un musée forain : on y voyait le crâne de Napoléon à vingt ans, et, un peu plus loin, le crâne du même alors qu'il commandait en chef l'armée d'Italie.

D'ailleurs, un fait analogue s'est produit récemment à propos de Mme de Sévigné. On croyait avoir découvert, en 1870, dans le tombeau de la célèbre épistolière, un morceau de son crâne ; l'autre moitié avait été envoyée à Paris, et on l'y recherchait. Or, un peu plus tard, on apprit qu'il existait un autre crâne de Mme de Sévigné — tout entier cette fois — dans le couvent des dominicains de Nancy.

*

Une autre manie dont sont atteints nombre de gens, est celle de violer les lois et règlements établis dans l'intention, souvent méconnue, d'assurer le bien de tous.

Combien de gens très honorables et tout à fait incapables de commettre une action indélicate dans le privé, et qui, chaque fois qu'ils reviennent de l'étranger, introduisent en contrebande quelques objets, qu'ils peuvent très bien trouver dans leur pays et souvent à de meilleures conditions. Peut leur chaut de risquer l'amende ou la prison ; ils sont contents de frauder le fisc. S'il réussit, il en est aussi fier qu'un général qui vient de remporter une victoire.

Un trottoir est-il barré par des échafaudages ? Le maniaque de la violation cède à l'impérieux désir d'y marcher, au risque de recevoir un moellon sur la tête. Il possède une carte de faveur pour une exposition, un concert ou un spectacle, il a l'exorbitante prétention de ne pas la montrer au contrôleur et d'être cru sur parole. Il suffit que cette inscription : *Défense de fumer*, frappe ses yeux, pour qu'il allume une cigarette. S'il voit sur une porte : *Défense d'entrer*, le diable lui-même ne l'empêcherait pas d'en tourner le bouton et d'en franchir le seuil. Il a la rage de ressembler à Panurge, qui rossait le guet, ou à Figaro, qui lançait des insolences au nez d'Almaviva. Il cherche l'occasion « d'embêter le gouvernement ». Tout est là.

« J'ai un ami — charmant garçon — qui est possédé au plus haut point de cette étrange manie, conte un chroniqueur. Quand il était soldat, il n'avait qu'une idée, qui était de s'habiller en civil, non pas que ce vêtement lui fût commode, mais parce qu'en dépouillant la capote et le pantalon garance, il bravait la consigne. Il se livrait à des ruses d'Apache pour parvenir à ses fins. Vingt fois, il faillit être mis dedans ; mais son étoile le protégea. Une solide correction l'eût guéri sans doute de ses mauvaises habitudes ; l'impunité l'y a enfoncé davantage. Et maintenant, il se croirait humilié dans son orgueil s'il se pliait aux plus simples instructions des lois et règlements. »

On en connaît beaucoup de ces gens-là. Ne cherchons pas trop, nous arriverions peut-être à quelque découverte désagréable. Vous saisissez ?

Pitié ! facteur ! — M*** — oh ! il est bien connu — n'a pas beaucoup d'amis, partant peu de correspondance. Il se console encore de l'absence des amis, mais ne peut prendre son parti de ne pas recevoir de lettres. Sa douleur est d'autant plus vive qu'à chaque distribution le facteur remet une ou deux lettres au voisin de M***, alors qu'invariablement il répond à ce dernier, avec un petit sourire narquois : « Rien encore, cette fois ».

L'autre jour, désespéré, le pauvre oublié s'écrie :

— Oh ! ce facteur maudit, il a plein son sac de lettres !... Qu'est-ce que ça lui ferait pourtant de m'en donner une !

On maû què passè. — On païsan que sa grossa courtena avâi fé nomma conseilli dé perrotse, trâuvé on ovrâi cutsi aô bor daû tsemin.

— Lé portan onna vergogne k'on omo ace minabllio ké té, pouessé baîré kanki' à sé rebatta dein lo terrau !

— Pachence po on iadzo, monsu lo conseilli, mâ vô mi êtrè soû que d'êtré bête, cin ne douré pâ ace grand tin !

Pardon ! — Un homme qui n'a qu'un soupçon de nez — combien doivent l'envier — s'est marié l'autre jour, après avoir longtemps juré fidélité au célibat.

— Comment, Paul a pris femme ? dit un de ses amis en apprenant la chose.

— Eh bien, oui, l'autre jour.

— Oh ! c'est sans doute pour avoir un nouveau-né.

« Um » ou « a ». — Un auteur dont l'ouvrage va sortir de presse, y découvre « une » faute. Malheureusement, il est trop tard déjà pour la corriger. Il décide l'insertion, à la fin du volume, d'une note rectificative.

Soudain, se frappant le front : « Dois-je mettre *erratum* ou *errata ?* » demande-t-il à son éditeur.

— Mettez seulement *errata*.